
**Boris KAGANOVITCH, ЕВГЕНИЙ ВИКТОРОВИЧ ТАРЛЕ.
ИСТОРИК И ВРЕМЯ [Eugène Viktorovitch Tarlé.
L'historien et le temps]**

Saint-Pétersbourg, Éditions de l'Université européenne de Saint-Pétersbourg, 2014

Varoujean Poghosyan



Édition électronique

URL : <http://journals.openedition.org/ahrf/13402>
DOI : 10.4000/ahrf.13402
ISSN : 1952-403X

Éditeur :

Armand Colin, Société des études robespierristes

Édition imprimée

Date de publication : 1 décembre 2014
Pagination : 178-181
ISBN : 978-2-200-92928-2
ISSN : 0003-4436

Référence électronique

Varoujean Poghosyan, « Boris KAGANOVITCH, Евгений Викторович Тарле. Историк и время [Eugène Viktorovitch Tarlé. L'historien et le temps] », *Annales historiques de la Révolution française* [En ligne], 378 | octobre-décembre 2014, mis en ligne le 01 décembre 2014, consulté le 23 septembre 2020.
URL : <http://journals.openedition.org/ahrf/13402> ; DOI : <https://doi.org/10.4000/ahrf.13402>

Ce document a été généré automatiquement le 23 septembre 2020.

Tous droits réservés

Boris KAGANOVITCH, ЕВГЕНИЙ ВИКТОРОВИЧ ТАРЛЕ. ИСТОРИК И ВРЕМЯ [Eugène Viktorovitch Tarlé. L'historien et le temps]

Saint-Pétersbourg, Éditions de l'Université européenne de Saint-Pétersbourg, 2014

Varoujean Poghosyan

RÉFÉRENCE

Boris KAGANOVITCH, ЕВГЕНИЙ ВИКТОРОВИЧ ТАРЛЕ. ИСТОРИК И ВРЕМЯ [Eugène Viktorovitch Tarlé. L'historien et le temps], Saint-Pétersbourg, Éditions de l'Université européenne de Saint-Pétersbourg, 2014, 358 p., ISBN 978-5-94380-164-8, 420 roubles.

- 1 Boris Kaganovitch, chercheur en chef à l'Institut d'histoire de l'Académie des Sciences de Russie à Saint-Pétersbourg, s'occupe des problèmes de l'historiographie russe et soviétique. Citons ses livres sur *Sergueï Féodorovitch Oldenbourg* (Saint-Pétersbourg, 2006, en russe) et *Les médiévistes russes de la première moitié du XX^e siècle* (Saint-Pétersbourg, 2007, en russe). Parmi ses études on distingue ses articles et ses livres sur Eugène Tarlé (1874-1955), grand historien du XX^e siècle, dont le nom est connu dans le monde entier (*Eugène Viktorovitch Tarlé et l'école des historiens pétersbourgeois*, Saint-Pétersbourg, 1995, en russe). Or son livre recensé ici diffère par sa composition et son contenu de sa précédente monographie sur Tarlé.
- 2 Certes, on a écrit à maintes reprises sur la vie et l'activité scientifique de Tarlé, non seulement en URSS et en Russie, mais aussi en Allemagne, en Pologne, en Italie. Parmi ses prédécesseurs, je voudrais mentionner le nom de l'historien russe Eugène Tchapkévitch, auteur de deux livres sur lui (*Eugène Viktorovitch Tarlé*, Moscou, 1977, en

russe ; Pendant que la plume n'est pas tombée de ses mains... La vie et l'activité de l'académicien Eugène Viktorovitch Tarlé, Oriol, 1994, en russe).

- 3 À part une littérature abondante rédigée en différentes langues, Boris Kaganovitch a utilisé dans ce livre une vaste documentation, et en premier lieu des nombreux documents inédits, tirés des archives russes. Dès le début, relevons deux de ses approches : l'étude de l'œuvre de Tarlé et l'évolution de ses vues. Tout d'abord, il souligne les sympathies républicaines du jeune historien avant la révolution de 1917, et, par conséquent, son attitude négative à l'égard du régime tsariste, le qualifiant de représentant de l'élite russe libérale et démocratique (p. 57). Or, n'ayant adhéré à aucun parti, Tarlé a adopté, d'après lui, une position modérée à l'égard des changements politiques ayant ébranlé la Russie comme résultat de la révolution de 1917, en traitant toutefois le renversement de l'absolutisme comme un événement légal et inévitable (p. 104). L'auteur a raison de constater que Tarlé n'a jamais eu le désir d'occuper de postes administratifs et durant toute sa vie, en dépit de son inébranlable autorité mondiale, il n'a eu que le statut de professeur dans différents centres de l'enseignement supérieur russe et soviétique (à Leningrad, à Moscou, etc.).
- 4 Les interprétations de l'œuvre de Tarlé par Boris Kaganovitch sont bien fondées et impartiales. Il a analysé l'ensemble de ses principales études depuis sa première thèse sur Tomas Moore, soutenue en 1901, en partageant, d'ailleurs, la critique des contemporains de Tarlé car cette étude n'avait pas le niveau scientifique désirable (P. 34). L'auteur a tâché de discuter, dans la mesure du possible, tous ses ouvrages d'après les acquis postérieurs de la science historique. Concentrant son attention sur ses premiers livres fondamentaux sur *La classe ouvrière en France à l'époque de la Révolution* et *Le blocus continental*, rédigés essentiellement sur la base des sources tirées des archives européennes, il remarque que ces livres ont conservé, dans leur ensemble, leur valeur, car la plupart de ses jugements ont été confirmés par d'autres chercheurs qui lui ont succédé (p. 61, 73), malgré la sévère critique qu'ils avaient suscitée à la limite des années 1920-1930 de la part des premiers historiens marxistes soviétiques. Boris Kaganovitch émet la certitude qu'il en est en fait de même de ses livres sur l'époque napoléonienne, publiés dans les années 1930. Il s'agit surtout de sa monographie sur *L'invasion de la Russie par Napoléon en 1812* (p. 215). Celle-ci, comme il le note, ainsi que les biographies de Napoléon et de Talleyrand, ont assuré à leur auteur une grande popularité.
- 5 Personne ne peut contester que chaque historien, en dépit de sa nationalité, est le représentant de son époque avec toutes les conséquences possibles et parfois même désagréables. Tarlé n'était certainement pas une exception. Dans ce sens, Boris Kaganovitch a raison d'avoir fait allusion à cette circonstance indéniable, même dans le titre de son livre. Historien d'exceptionnel talent, d'une énorme érudition, maîtrisant parfaitement presque toutes les langues européennes, Tarlé a déployé son activité particulièrement à l'époque stalinienne, se trouvant constamment sous l'influence des changements idéologiques.
- 6 Boris Kaganovitch a consacré un grand chapitre à la détention et à l'exil de Tarlé au début des années 1930 (P. 129-171). Il est donc le premier chercheur à avoir étudié si minutieusement les péripéties de cette période tragique de sa vie. Après avoir arrêté Tarlé au mois de janvier 1930, on avait fait peser sur lui, ainsi que sur les autres détenus dans le cadre de la soi-disant « affaire académicienne », des accusations fabriquées et nullement justifiées ; il s'agissait surtout de sa « participation » à un imaginaire

complot contre-révolutionnaire dont le but aurait été le renversement du pouvoir soviétique et la restauration de la monarchie ! D'après les « preuves », les « conspirateurs » lui auraient promis le poste de Ministre des relations extérieures dans le futur cabinet. Tarlé fut exilé en 1931 à Alma Ata, ancienne capitale du Kazakhstan, où il passa un an ; or il n'a été complètement réhabilité qu'en 1967 à titre posthume. Parmi les différentes causes de sa libération, l'auteur n'omet point la pétition rédigée pour sa défense et signée par quinze éminents historiens français, parmi lesquels figuraient les noms de Charles Seignobos, de Philippe Sagnac, de Raymond Guyot, d'Henri Sée, d'Albert Mathiez. Celle-ci avait été adressée au gouvernement soviétique puis publiée dans les *AHRF* (n° 44-1931, p. 157-158). C'est regrettable, mais Boris Kaganovitch s'abstient de la discuter et de la qualifier à sa juste valeur ; il se limite à une référence.

- 7 Donc, à propos de la présentation des relations amicales de Tarlé (l'un des fondateurs de la coopération entre les historiens de la France et de l'URSS) avec les savants français, j'ai deux objections. Il me semble que celles-ci méritaient d'être étudiées plus en détail. Il n'est pas superflu de noter que dans les archives personnelles de Tarlé je n'ai trouvé que quelques lettres d'historiens français : celles d'Alphonse Aulard (deux), d'Édouard Driaut (une) et d'Henri Sée (une). À la différence de l'auteur, je crois qu'après sa détention Tarlé a éliminé les lettres de ses collègues français, désireux de supprimer les traces de ses relations avec les historiens « bourgeois ». Toutefois, ses lettres adressées de Paris à sa femme, publiées depuis longtemps (1981), et ses souvenirs sur ses recherches dans les archives étrangères, publiés par Boris Kaganovitch en 1999, prouvent irréfutablement sa sincère amitié avec ses confrères français, particulièrement avec Albert Mathiez et Alphonse Aulard. À travers ces lettres utilisées par l'auteur, il devient évident qu'il avait même entrepris des démarches pour les réconcilier ; et il lui semblait qu'il avait réussi, mais, hélas, il se trompait.
- 8 J'ai consulté dans les archives de Tarlé les nombreuses lettres de Nadejda Stchoupak (elles sont sans signature et Boris Kaganovitch a le mérite de préciser l'identité de leur auteur). C'était l'une de ses correspondantes françaises, émigrante russe d'origine juive comme Tarlé lui-même, sanscritiste par sa spécialité, habitant à Paris. Dans sa lettre datée du 29 février 1932, en décrivant les obsèques d'Albert Mathiez, organisées à la Sorbonne (voir « *Adieu à Albert Mathiez* », *AHRF*, n° 51-1932, p. 276-282), elle lui écrit qu'elle avait mis une gerbe d'œillets rouges sur son cercueil, en ajoutant : « mentalement aussi de votre part » (Les Archives de l'Académie des Sciences de Russie, fonds 627 (E. Tarlé), inventaire 4, dossier 140, p. 23).
- 9 Quant aux causes de la libération de Tarlé, Boris Kaganovitch exagère évidemment les efforts des historiens français car il accorde une place primordiale à leur intervention (P. 166). En réalité, sa libération définitive a été principalement motivée par le changement de l'attitude de Staline, dans la première moitié des années 1930, envers les historiens soviétiques non marxistes ; ce changement, à son tour, avait été conditionné par l'évolution de ses vues sur la réorganisation de l'enseignement supérieur en URSS et sur la rénovation des voies de développement de la science historique soviétique (la nécessité d'argumenter l'instauration de sa dictature personnelle, etc. ; ce n'est pas par hasard, que Tarlé a publié son livre sur *Napoléon* en 1936). D'ailleurs, la position décisive de Staline parmi ces causes, avait été superficiellement soulignée par deux de ses prédécesseurs (voir V. Dounaïevski, Eugène Tchapkévitch, « *Eugène Viktorovitch Tarlé : un homme dans l'engrenage de l'illégalité* », dans

Des destins tragiques : les savants de l'Académie des Sciences de l'URSS, frappés de répression, Moscou, 1995, p. 119, en russe).

- 10 La science historique soviétique présentait nombre de particularités, dont deux m'intéressent dans ce cas précis. Nos prédécesseurs de l'époque stalinienne, même les plus éminents, avaient été contraints de s'occuper toujours d'autocritique, par divers moyens, et de renoncer *in fine* à leurs vues scientifiques, afin d'éviter la détention, l'exil, voire l'exécution. La deuxième particularité a été presque complètement conditionnée par la première : la grande majorité d'entre eux a abandonné ses thèmes scientifiques et a commencé à étudier d'autres sujets. Comme ces deux tendances ont été aussi bien propres à l'activité de Tarlé, elles se font évidemment sentir au fil de ce livre.
- 11 Boris Kaganovitch traite les livres sortis de la plume de Tarlé dans les années 1940-1950 sur la politique extérieure de la Russie aux XVIII^e-XIX^e siècles, de « patriotiques » (P. 249, 292 et *sq.*). D'ailleurs, Victor Daline a énoncé en 1983 ce même avis dans une conversation personnelle avec moi, en disant que Tarlé avait écrit ses principaux livres avant la révolution de 1917. Remarquons que dans les années 1930 la notion de patriotisme était devenue l'une des lignes de force de la nouvelle idéologie élaborée par Staline, à l'argumentation de laquelle il accordait une grande importance. Dans ces conditions, ce changement fondamental ne pouvait pas ne pas laisser sa profonde empreinte sur l'historiographie soviétique, à savoir stalinienne, qui avait remplacé, en fait, celle de marxiste-léniniste. Autrement dit, l'auteur a tous les droits de qualifier la dernière période de l'activité scientifique de Tarlé de « déclin » (p. 335).
- 12 Toutefois une question se pose : Tarlé était-il un historien marxiste, comme on a parfois essayé de le présenter à l'époque soviétique ? Boris Kaganovitch réfute résolument et à juste titre ces tentatives éphémères entreprises par quelques-uns de nos prédécesseurs, surtout Eugène Tchapkévitch. L'auteur ne nie certainement pas l'influence du marxisme sur Tarlé lors de sa jeunesse mais il n'a pas le moindre doute que ce grand historien soviétique n'a jamais admis entièrement la méthodologie marxiste comme telle (p. 63, 120, *sq.*). Il constate aussi que Tarlé n'était pas un théoricien (p. 331-332), et je partage complètement ce point de vue. Il me semble qu'en général il est préférable de traiter Tarlé d'historien positiviste, en dépit de l'envergure de ses intérêts scientifiques, englobant les sphères d'histoire socio-économique, politique et de relations internationales.
- 13 Pour conclure, je voudrais saluer la publication de cette nouvelle biographie de Tarlé, qui enrichit nos connaissances sur les différentes périodes de sa vie. Cependant, je ne partage pas tous les jugements de l'auteur, surtout son appréciation de la conception d'Albert Manfred des relations franco-russes à l'époque napoléonienne (p. 202), et, d'autant plus, la place qu'il accorde à sa contribution aux études napoléoniennes (p. 203). Jacques Godechot, l'un de mes maîtres, avait raison de qualifier son livre sur *Napoléon Bonaparte* de digne d'être placé parmi les « meilleures biographies de l'empereur » (Jacques GODECHOT, « *La période révolutionnaire et impériale (publications de 1978 à 1985)* » dans *Revue historique*, n° 557-1986, p. 200). Les jugements élogieux de Boris Kaganovitch sur la vision de l'époque napoléonienne de Jean Tulard (p. 203) ne sont pas complètement acceptables pour moi non plus. À la suite de Jacques Godechot, je ne partage pas les vues de ce grand historien de Napoléon, que j'estime d'ailleurs profondément, sur la « dictature de salut public », instaurée par le général Bonaparte après le 18 Brumaire (voir la recension de Jacques Godechot sur son *Napoléon ou le mythe*

du sauveur dans les *AHRF*, n° 232-1978, p. 331-333). C'est regrettable, mais Boris Kaganovitch s'est trompé en traitant Mikhaïl Pokrovski de maître de Victor Daline (p. 61); ce dernier ne reconnaissait pour maîtres que Nikolaï Loukine, Viatcheslav Volguine et Albert Mathiez.